

**Julia Kristeva - Ariane Lopez-Huici**  
Entretien Septembre 1990

**Ariane Lopez-Huici:** Julia, tu viens de publier ton premier roman "Les Samouraïs". C'est un roman autobiographique et témoignage d'une génération d'intellectuels. Peux-tu préciser cette idée très belle, que pour toi, en tant qu'analyste, tu l'as écrit avec la possibilité de te compromettre comme Freud par exemple, s'est mis au banc des psychiatres en s'intéressant au sexe.

**Julia Kristeva:** Oui, je voudrais d'abord dire que j'ai eu un grand plaisir à écrire ce livre parce que, contrairement à l'écriture théorique qui demande beaucoup de maîtrise et une sorte d'ascèse intellectuelle, la fiction est une manière de renouer avec le souvenir, c'est à dire avec l'enfance et le corps. Le fait de trouver le mot juste et de faire une phrase qui sonne bien est une joie de tous les instants. Le recours à l'imaginaire, le fait de se montrer dans son intimité, de parler de ses sensations, de sa manière de vivre l'acte sexuel, un coucher de soleil, la maternité, tous ces phénomènes qui, en principe, ne se mettent jamais au premier plan car ils sont considérés comme pouvant troubler l'analysant et conduire à une sorte de renforcement de ce qu'on appelle le transfert, c'est à dire que le patient soit, intensifie son amour pour son analyste ou sa haine, mais dans tous les cas la relation devient plus forte. C'est un risque de pouvoir maîtriser cette intensité, mais si on veut aller au fond des choses, il faut justement remuer de fond en comble la vie psychique du patient et cela passe par la réciproque, c'est à dire par la mise à nu de l'analyste. C'est en quelque sorte une manière d'enrichir ma technique analytique. Ce n'est pas seulement un plaisir, mais cette écriture prend sa place à l'intérieur de ma profession d'analyste.

Par ailleurs, ce livre a sa place dans la vie culturelle française en dehors de l'analyse pour les lecteurs qui veulent s'informer sur ce qui s'est passé en

France de 1965 à 1990 sur le plan intellectuel. Tout le monde sait que les idées ne tombent pas du ciel, que les idées s'engendrent dans les passions et souvent on veut savoir à partir de quelles passions sont venues ces idées et la meilleure manière de mettre en évidence ces passions qui sont le creuset de la vie du concept me paraissent être justement de faire un roman pour raconter de manière impliquée et distante, directe et indirecte, cette vie passionnelle des intellectuels français.

D'autre part, on m'a souvent demandé pourquoi ne pas avoir fait des mémoires? Une des leçons que l'analyse nous apprend, c'est que nous ne pouvons pas tout dire, non seulement parce que beaucoup des contemporains sont vivants, proches de nous et nous avons des pudeurs à dévoiler un certain nombre de relations qui nous lient à eux, mais aussi parce que fondamentalement et absolument, l'être humain ne peut pas dire tout ce qui le travaille. Quand on prétend faire des mémoires au nom de la vérité absolue, c'est là où l'on en dit le moins. On l'a d'ailleurs vu récemment avec les Mémoires de Simone de Beauvoir, lorsqu'on a publié sa correspondance. Ses Mémoires paraissaient apprêtées, glacées, enjolivées par rapport à ses lettres. Il ne faut pas croire que le genre Mémoire est la vérité directe. La déformation que suppose la fiction porte la marque de l'auteur et c'est la seule vérité possible, d'où le fait que je n'ai pas voulu prétendre à la vérité telle quelle mais dire une vérité subjective qui me paraît plus vraie que les témoignages soit-disant objectifs.

**Ariane Lopez-Huici:** La deuxième question qui m'intéresse et qui nous touche toutes les deux puisque tu es mariée avec l'écrivain Philippe Sollers et moi avec le sculpteur Alain Kirili, c'est de savoir si dans un couple il y a la place pour deux individualités, car je sens une véritable allergie à cette possibilité. Je pense au couple le plus célèbre évidemment Sartre/Beauvoir, mais aussi au sculpteur américain Carl Andre et sa femme Anna Mendieta dont le mariage s'est terminé par une

tragédie, ou à Althusser, en France, qui a étranglé sa femme.

La question est de savoir qu'en est-il de ce couple et s'il est viable ?

**Julia Kristeva:** Oui, c'est une question complexe. Je vais essayer de l'aborder par divers angles: il ne faut pas sous-estimer ce que le mouvement féministe a apporté ces dernières années en essayant de mettre en évidence la particularité de la sexualité féminine, qui, dans le mariage classique apparemment très harmonieux, a été écrasée. Le féminisme cependant souligne une notion qui paraît difficile, sinon impossible à admettre: la guerre des sexes. Actuellement nous sommes revenus en arrière par rapport à tout cela, et je considère, pour ma part, que c'est une preuve de civilisation que d'essayer d'aller au-delà de cette guerre des sexes et de constituer une harmonie.

Mais il y a tout de même une part de vérité qui s'est dévoilée par ce mouvement féministe: l'antagonisme dans les intérêts sexuels de l'homme et de la femme conduit à des tensions et des conflits qui peuvent être stimulants mais qui peuvent être aussi très mortifères. Ceci dit, il ne faut pas se leurrer et retomber dans une sorte d'idylle qu'on voit un peu dans les magazines féminins actuellement et qui consiste à chanter le retour à l'harmonie de la famille et à combien tout le monde est gentil, tout le monde est adorable. Cette tension est constitutive de la relation sexuelle entre l'homme et la femme et elle devient probablement encore plus problématique lorsque les deux partenaires essaient d'être non seulement des partenaires sexuels mais des individus à part entière car, autant une sorte d'égalité ou même de dramaturgie peut être admise dans le lit en provoquant peut-être l'humiliation de l'homme mais aussi sa jouissance, autant ce genre de jeu sur l'arène sociale et mondaine est très mal vécu par les uns et les autres et principalement par les hommes: le fait que les femmes accèdent à un rôle social suppose qu'elles ajoutent à leurs particularités traditionnelles comme la séduction, la maternité et une certaine passivité, celle d'être



active. Or l'activité dans notre culture a une connotation phallique. Ce phallicisme me paraît être pourtant une nécessité absolue pour la création féminine de quelque ordre que ce soit, même celui de donner une bonne éducation à ses enfants. Un rapport au pouvoir et à la loi, l'identification de la femme à ce pouvoir phallique est requise, ce qui est à distinguer de l'organe pénien. Et cette identification, toute femme qui veut créer quelque chose doit l'assumer. La difficulté pour elle tient dans la maturation psycho-sexuelle de la femme; il y a un long chemin à parcourir qui consiste schématiquement à s'arracher de la symbiose avec la mère d'où nous venons toutes, et les femmes sont beaucoup plus happées puisqu'elles sont du même sexe que la mère.

De ce passage vers le monde des abstractions, des règles, de l'activité, il y a beaucoup d'appelées mais peu d'élues car beaucoup de femmes restent prisonnières de cette étreinte maternelle et dans cet emprisonnement, elles sont vouées soit à la passivité, soit à la mélancolie. D'autres cassent brutalement cette relation et rentrent dans l'identification masculine, virile, et à ce moment là censurent leur particularité féminine. Le parcours de l'autonomie féminine est très complexe ce qui explique les difficultés d'accomplissement chez les femmes, mais lorsque ce parcours est réalisé, cela donne des êtres extrêmement complexes et mûrs.

Lorsque la femme donc accède à la créativité, comment cela est-il perçu par son partenaire? La compétition qui existe entre deux individus créateurs qui, de plus, se greffe sur un terrain fragilisé par le fait qu'ils sont des partenaires sexuels rend la vie du couple extrêmement problématique sauf si une grande maturité à la fois sexuelle et psychique permet de reconnaître l'autre. Le cas de Sartre/Beauvoir est tout à fait exceptionnel, et c'est Simone de Beauvoir qui a dit: dans un couple, il peut y avoir de la place pour deux, mais à condition de déployer toute cette finesse et cette maturité sexuelle qui n'a rien à voir avec la sagesse et le renoncement car s'il n'y a que simple politesse et restriction, l'expérience capote.

**Ariane Lopez-Huici:** Je voudrais revenir un instant sur la différence que tu fais entre le phallicisme et le penis.

**Julia Kristeva:** C'est une différence qui ne vient pas de moi. Lacan a beaucoup insisté là-dessus en se référant au mystère grec et à toute la tradition sacrale de l'humanité. Il y a l'organe, qui est un appendice physique, et puis il y a ce que cet organe représente, à savoir une instance de pouvoir et d'autorité: la loi. Le phallicisme est du côté symbolique.

**Ariane Lopez-Huici:** Récemment, j'ai fait une série de photos que j'ai intitulée "De Viris, 1989", qui traite de la fragmentation érotique et principalement de sculptures d'hommes nus. Je suis amusée par la réaction du public qui s'étonne qu'une femme traite de ce sujet, alors qu'on ne se pose jamais la question lorsqu'un homme traite du sexe féminin. Or si l'acte créateur est d'abord et toujours un acte sexuel, la variété des sujets est multiple. Je pense dans l'art contemporain à Louise Bourgeois qui traite du phallus, William de Kooning les Women, Robert Mapplethorpe l'homosexualité ou Cindy Sherman l'androgynie. Pour ma part, j'ai une certaine aisance vis-à-vis du sexe, sans morbidité, qui vient probablement d'une tradition latine. Je n'ai aucun problème à traiter du sexe masculin ni d'ailleurs du sexe féminin mais la différence est toujours très nette et tout amalgame me paraît toujours douteux.

**Julia Kristeva:** Je voudrais d'abord dire que je suis très séduite par ton travail et tu me disais que beaucoup de gens devant tant de sexes masculins interprétaient ces photos comme un rapport inavoué ou complexé à la figure paternelle ou au pouvoir phallique de l'homme. En fait, ce rapport n'est pas du tout inavoué ni complexé et il est tout à fait apparent, franc et jovial. Il n'y a rien de sournois ou honteux dans ton

oeuvre, au contraire et cela va dans le sens de ce qu'on disait, à savoir qu'une affirmation des femmes dans le domaine de la création passe par une confrontation avec cet élément phallique. Mais je pense qu'il ne faut pas réduire ton travail à cet aspect sexuel qui est sous-jacent, visible, important, mais qui est dépassé par plusieurs autres connotations. Lorsque tu choisis de photographier des sculptures grecques (Laocoon), des oeuvres de la Renaissance italienne ou du baroque Le Bernin, ou des sculptures françaises du XVIIIème, j'ai le sentiment qu'il s'agit là d'une tentative de rendre hommage à une tradition culturelle. C'est ce culte de la mémoire qui me semble être d'une dimension importante contre un certain écrasement, une certaine platitude du formalisme qui visait à ce qu'il n'y ait aucun contenu: ce rapport à la représentation, pas n'importe lequel, mais des oeuvres bien choisies indique qu'on se situe par rapport à l'histoire et qu'on marque sa place dans une continuité.

Ainsi s'interprète également ton choix d'oeuvres mutilées par le temps ou le hasard, ou bien maculées, et qui deviennent alors objets de dérision ou de blasphème. Dans ton geste photographique il y a un désir de sauvegarder et de transmettre cette histoire et cette mémoire. Pour moi tel que je le vois dans ton oeuvre, c'est cet hommage à la tradition qu'il faut apprécier par les polyptiques et par tes compositions. Cela peut sembler très minimal, mais ça l'est beaucoup moins que l'Art Minimal parce que tu reprends la richesse du passé et tu éduques le regard. De plus par la finesse de tes compositions l'élément féminin reste prépondérant.

Pour ce qui est de l'androgynie, dans les années 70-80, la différence sexuelle était remplacée par une sorte d'incantation à la bisexualité, c'est à dire que dans la mesure où la différence sexuelle est quelque chose qui demande des efforts à la fois psychiques, sexuel et mental de reconnaissance de l'autre, on évacue le problème en étant soi-même l'un et l'autre. On est tout et dans cette totalité, ni homme ni femme, en croyant être homme et femme. Il y a de très belles études sur les travestis ou les transexuels qui montrent que contrairement à certaines

ambitions dans leurs fantasmes et donc dans leur vérité, ils ne sont d'aucun sexe: ils se disent angéliques.

C'est une manière qui peut paraître paradoxale d'évacuer la sexualité, je dis paradoxale parce qu'ils prétendent au contraire goûter à tous les plaisirs sexuels, mais en fait, il s'agit de les neutraliser et donc d'arriver à une sorte d'homeostase que représente très bien le mythe d'Aristophane: les êtres sont sphériques puisqu'ils comprennent les deux éléments sexuels et chacun sait qu'une sphère ne communique pas avec une autre.

Venons-en maintenant à la présence du féminin dans les oeuvres des artistes masculins. Proust par exemple, dont je fais un cours depuis quelques années et qui reste pour moi le sommet du roman français, est une énigme. Il est évident que c'est quelqu'un qui avait une sexualité homosexuelle parfois timide, parfois violemment affirmée notamment par ses fréquentations de bordels, ses pratiques sado-masochistes sur des animaux et sur des êtres; une fascination pour le fouet et le sang. Mais il avait une sensibilité extrêmement développée du corps féminin, aux amies femmes. Le simple fait que le personnage de l'amie du narrateur est une femme, Albertine, permet de renverser la relation homosexuelle et l'amour pour un homme en une relation avec une femme et de donner une description de la sensibilité telle que beaucoup d'hommes hétérosexuels ont du mal à percevoir. Cela démontre une identification extrêmement intense avec le féminin, ne serait-ce qu'au niveau du fantasme, même s'il ne s'agit pas d'un passage à l'acte sexuel avec les femmes.

Pour Matisse, une fascination et une véritable passion pour le corps féminin prend la forme d'un sacre à travers la mise en scène d'une harmonie et d'un rapport très intime, je dirais presque gustatif.

Pour Picasso et de Kooning, cette passion prend forme d'une violence comme pour se débarrasser d'une emprise du féminin qui est vécue



comme menaçante. Cette confrontation avec le féminin est aussi une confrontation avec la part du féminin en soi. S'il n'y avait pas cette dimension, quelque chose du message universel de l'artiste serait inexistant. Les hommes sont souvent moins à l'aise pour parler de l'univers féminin qui est connoté passif et castré. Néanmoins cette présence féminine dans leur oeuvre est une garantie de sa complexité.

**Ariane Lopez-Huici:** Je voudrais revenir sur deux aspects de ton livre "Samourais" dont je me sens très proche: cette idée de la fragmentation, l'émotion et la sensualité.

**Julia Kristeva:** En effet, j'ai voulu faire un roman que j'appelle de manière provocatrice, populaire. C'est à dire raconter une histoire avec des sensations, des passions et de la métaphysique qui touche les grands enjeux de la vie. C'est un récit classique mais qui se déroule par fragments. Il y a un enchevêtrement de fragments temporel et spatial qui font que j'ai voulu en somme construire cet ensemble comme une polyphonie.

**Ariane Lopez-Huici:** Dans ma dernière série que j'ai intitulée "in Abstracto 1989", j'ai voulu également explorer le monde des sensations d'une façon abstraite ou un jeu de lignes et d'ombres crée des émotions visuelles.

L'image médiatique de la télévision ou de la publicité qui alimente l'oeuvre de nombreux photographes aujourd'hui est pour moi fondamentalement étrangère: l'idéologie de la communication, sa rationalité iconique, le sens de l'appropriation vont à l'encontre de ma conception de l'art photographique, qui elle est sans efficacité communicative, en pure perte.



D'autre part, ma photographie est souvent issue d'une vision fragmentée du corps sculpté mais également de la fragmentation temporelle par le jeu des ombres et de la lumière que les heures de la journée et des saisons révèlent. Si ma photographie évoque les différents aspects si fugitifs des heures d'une journée, elle est aussi la photographie des quatre saisons. La photographie d'une femme par une femme, particulièrement dans des sociétés éloignées comme l'Inde ou la Thaïlande m'a permis de découvrir un certain "privilège" de la complicité féminine par le sourire et le regard. Chaque photographie est le signe d'une séduction. J'ai le sentiment profond d'appartenir à une civilisation où la séduction a le rôle central jusque dans les gestes et attitudes les plus communs de la vie quotidienne.

Avec la photographie abstraite de fragments de fer forgé et de l'ombre portée, c'est toute une tradition du fusain et de l'encre de Chine que je réunis dans la beauté d'une photographie. La lumière du Midi méditerranéen assure une sérénité que je cherche à chaque instant de la vie.

Pour terminer, je voudrais ajouter ce mot de SAVEUR qui est très lié à la culture française et qui est à l'origine de nos oeuvres.

**Julia Kristeva:** C'est vrai que c'est un mot lié à la culture française mais j'ai découvert il y a quelques années un traité d'Esthétique ancien, d'origine indienne qui s'appelle RASA. Le RASA qui est le plaisir esthétique veut dire saveur.

Les Hindous étaient arrivés à une espèce de correspondance entre les sensations, tout plaisir esthétique s'enracinant quelque part dans cette source la plus archaïque qui est le plaisir gustatif: la Saveur.